

L'héroïne du conte s'appelle La petite Jeannette ou Fillon-Fillette, comme qui dirait moitié fille, moitié garçon.

Une fois il y avait une fillette en condition dans la campagne qui entendit parler que sa grand-mère était malade ; elle se mit en chemin le lendemain, pour l'aller voir ; mais quand elle fut bien loin, à une croisée de chemins, elle ne savait pas lequel prendre. Elle y rencontra un homme bien laid, conduisant une truie, et à qui elle demanda son chemin, lui disant qu'elle allait voir sa grand-mère malade. Il faut aller à gauche, lui dit-il, c'est le meilleur et le plus court chemin, et vous serez vite rendue. La fillette y alla ; mais le chemin était le plus long et le plus mauvais, elle mit longtemps pour arriver chez sa grand-mère, et c'est avec beaucoup de peine qu'elle s'y rendit très tard.

Pendant que la petite Jeannette était engagée dans les patouilles du mauvais chemin, le vilain homme, qui venait de la renseigner mal, s'en alla à droite par le bon et court chemin, puis il arriva chez la grand-mère longtemps avant elle. Il tua la pauvre femme et il déposa son sang dans la mette (huche) et se mit au lit.

Quand la petite arriva chez sa grand-mère, elle frappa à la porte, ouvrit, entra et dit : Comment allez-vous, ma grand-mère ?

- Pas mieux, ma fille, répondit le vaurien d'un air plaintif, et contrefaisant sa voix : As-tu faim ?
- Oui, ma grand-mère, qu'y a-t-il à manger ?
- Il y a du sang dans la mette, prends la poêle et le fricasse, tu le mangeras. La petite obéit.

Pendant qu'elle fricassait le sang, elle entendait du haut de la cheminée des voix comme des voix d'anges qui disaient : Ah ! la maudite petite fille qui fricasse le sang de sa grand-mère !

- Qu'est-ce qui disent donc, ma grand-mère, ces voix qui chantent par la cheminée ?
 - Ne les écoute pas, ma fille, ce sont des petits oiseaux qui chantent leur langage; et la petite continuait toujours à fricasser le sang de sa grand-mère, Mais les voix recommencèrent encore à chanter : Ah ! la vilaine petite coquine qui fricasse le sang de sa grand-mère ! Jeannette dit alors. Je n'ai pas faim, ma grand-mère, je ne veux pas manger de ce sang-là. Hé bien ! viens au lit, ma fille, viens au lit. Jeannette s'en alla au lit à côté de lui.
- Quand elle y fut, elle s'écria : Ah ! ma grand-mère, que vous avez de grands bras ?

- C'est pour mieux t'embrasser, ma fille, c'est pour mieux t'embrasser.
- Ah ! ma grand-mère que vous avez de grandes jambes ?
- C'est pour mieux marcher, ma fille, c'est pour mieux marcher.
- Ah ! ma grand-mère, que vous avez de grands yeux ?
- C'est pour mieux te voir, ma fille, c'est pour mieux te voir.
- Ah ! ma grand-mère, que vous avez de grandes dents ?
- C'est pour mieux manger ma fille, c'est pour mieux manger.

Jeannette prit peur et dit : Ah ! ma grand-mère, que j'ai grand envie de faire ?

- Fais au lit, ma fille, fais au lit.
- C'est bien sale, ma grand-mère, si vous avez peur que je m'en aille, attachez-moi un brin de laine à la jambe, quand vous serez ennuyée que je sois dehors, vous le tirerez et vous verrez que j'y suis, ça vous rassurera.
- Tu as raison, ma fille, tu as raison.

- Et le monstre attache un brin de laine à la jambe de Jeannette, puis il garda le bout dans sa main. Quand la jeune fille fut dehors, elle rompit le brin de laine et s'en alla. Un moment après la fausse grand-mère dit : As-tu fait, Jeannette, as-tu fait ? Et les mêmes voix des petits anges répondirent encore du haut de la cheminée : Pas encore, ma grand-mère, pas encore ! Mais quand il y eut longtemps ils dirent : c'est fini. Le monstre tira le brin de laine, mais il n'y avait plus rien au bout.

Ce mauvais diable se leva tout en colère et monta sur sa grande truie qu'il avait mise au *tet* (toit) et il courut après la jeune fille pour la rattraper ; il arriva à une rivière où des laveuses lavaient la *buie* (buée). Il leur dit :

Avez-vous vu passer fillon fillette,
Avec un chien *barbette* (barbet)
Qui la *suivette* (suivait).

- Oui, répondirent les laveuses, nous avons étendu un drap sur l'eau de la rivière et elle a passé dessus.
- Ah ! dit le méchant, étendez-en donc un que je passe.

Les laveuses tendirent un drap sur l'eau et le diable s'y engagea avec sa truie qui enfonça aussitôt, et il s'écria : Lape, lape, lape, ma grande truie, si tu ne lapes pas tout, nous nous noierons tous deux. Mais la truie n'a pas pu tout laper, et le diable s'est noyé avec sa truie, et fillon fillette fut sauvée.

Version recueillie en Touraine par M. Légot, parue dans la *Revue de l'Avranchin*, 1885, pp. 550-552 et reprise dans *Mélusine*, IX, 1898-1899, colonnes 90-91.

